

« Quelle tempête ! »¹

Jean Guéhenno dans la bourrasque de mai 1968

« Le seul profit de ces dernières semaines sera peut-être de nous avoir réveillés. Nous voilà prévenus. Impossible décidément de n'être que des consommateurs heureux, sceptiques et indifférents, et chacun de nous, à tel ou tel instant, s'est senti ramené aux choix profonds, décisifs qui le définissent. »

« Jeunesse... », *Le Figaro*, 18 juin 1968

Le 29 janvier 1848, Alexis de Tocqueville, auteur à succès de *La Démocratie en Amérique* (1835), académicien et député, montra une remarquable capacité de compréhension des mouvements profonds de la société, lorsqu'il déclara à la Chambre, en présence du chef du gouvernement Guizot²:

« Il y a dans le pays, des symptômes de malaise, un vague sentiment de crainte, ce je ne sais quoi qui annonce les révolutions, qui souvent les fait naître. Ce sentiment dangereux, je crois que c'est le gouvernement qui l'a fait naître et qui l'entretient. Ce que je vois dans la classe qui gouverne m'inquiète, les mœurs publiques s'y altèrent [...] J'en suis convaincu, messieurs, nous nous endormons sur un volcan. [...] Je n'ai pas de haine contre les personnes, mais je dois à mon pays de dire que les mœurs publiques se dégradent, nous marchons à une révolution ; la tempête s'avance à l'horizon. »

Quelques semaines plus tard éclatait la révolution de février 1848, le mois de juin sera son épilogue tragique.

Au siècle suivant, dans un article publié sous le titre « Quand la France s'ennuie » à la une du *Monde* du 15 mars 1968, un journaliste au talent reconnu, réputé pour la finesse de ses analyses, Pierre Viannson-Ponté, dressait un tableau argumenté de l'état de la France et hasardait le diagnostic suivant :

« Ce qui caractérise actuellement notre vie publique, c'est l'ennui. Les Français s'ennuient. [...] Dans une petite France presque réduite à l'Hexagone, qui n'est pas vraiment malheureuse ni vraiment prospère, en paix avec tout le monde, sans grande prise sur les événements mondiaux, l'ardeur et l'imagination sont aussi nécessaires que le bien-être et l'expansion. Ce n'est certes pas facile. L'impératif vaut d'ailleurs pour l'opposition autant que pour le pouvoir. S'il n'est pas satisfait, l'anesthésie risque de provoquer la consommation. Et à la limite, cela s'est vu, un pays peut aussi périr d'ennui. »

¹Jean Guéhenno ouvre ainsi sa chronique du *Figaro* du 11 juillet 1968 : « *Quelle tempête, ces deux derniers mois, à Paris ! Ces vieux arbres, dont je suis, ont été sérieusement secoués.* », voir annexe 2.

²*L'Hermine*, 28 janvier 1848.

L'écrivain Pierre Bergounioux relève dans *Libération* (17 mars 2018) que « *les événements qui ont suivi ont rétroactivement conféré d'inoubliables échos* » à cet article car, comme pour démentir, ou peut-être d'ailleurs confirmer, le constat chagrin de Viansson-Ponté, chacun sait que quelques semaines plus tard, le Quartier latin s'embrasait, des barricades s'élevaient au cœur de l'ancien Paris révolutionnaire de 1848 et les Français : étudiants, ouvriers, employés, paysans même dans certaines régions, petits bourgeois et grands parfois, écrivains, intellectuels allaient furieusement se désennuyer.

*

En cette première moitié de l'année 1968, Jean Guéhenno vient d'avoir soixante-dix huit ans. Il a été élu à l'Académie française en 1962 au fauteuil d'Émile Henriot, il est chroniqueur au *Figaro* et au *Figaro Littéraire* depuis la Libération. Dans ses papiers, bimensuels sauf lorsqu'il voyage à l'étranger, il recense les livres, romans et essais qui ont retenu son attention ; il évoque les écrivains qui peuplent son panthéon littéraire ; il traite souvent de deux de ses thèmes de prédilection : l'éducation et l'Europe³. Son propos n'est jamais polémique sauf lorsqu'il rompt des lances avec ses anciens alliés communistes des années trente. Il se tient le plus souvent éloigné de l'actualité politique immédiate. La question coloniale qui marque au fer rouge la France des années 1945-1962, avec son cortège de répressions, d'exactions et de guerres, l'enrôlement du contingent dans cette « *guerre sans nom* »⁴ qui se fait en Algérie, n'est jamais abordée dans ses chroniques⁵, ce qui n'est pas le cas d'un autre habitué des colonnes du *Figaro*, l'académicien François Mauriac qui, dans son bloc-notes de *L'Express* il est vrai, dans le style corrosif des grands polémistes catholiques brûlant d'une sainte indignation : les Léon Bloy, Péguy ou Bernanos, cloue au pilori politiques et militaires responsables d'une politique coloniale qu'il juge indigne⁶.

Il reste que Guéhenno, bien qu'il « *se tint éloigné des partis de gauche et eût depuis longtemps cessé toute activité militante, resta attaché aux idéaux qui avaient nourri sa jeunesse* », note la rédactrice de sa notice biographique dans le Maitron⁷. Deux exemples permettent d'illustrer cette remarque.

À l'automne 1957, Jean Guéhenno intervint auprès du président du Conseil en faveur d'un de ses anciens élèves d'avant-guerre, Lucien Hanoun, arrêté et condamné à quatre ans de prison, professeur à Alger et militant du Parti communiste algérien, animateur du journal clandestin *La voix du soldat* qui avait pour ambition de contrer la propagande du journal militaire *Le Bled* destiné aux appelés⁸, d'« *éclairer les soldats français sur la légitimité de la lutte des Algériens* », écrit Henri Alleg dans ses mémoires⁹. Des décennies plus tard, dans un article du

³ Pierre Macaigne (ancien journaliste du *Figaro*) : « Jean Guéhenno au *Figaro* ou Caliban chez Prospéro », dans les actes du colloque organisé par l'UNESCO en 1990 : *Hommage à Jean Guéhenno à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, pp. 141-150.

⁴ *La guerre sans nom. Les appelés d'Algérie (1954-1962)*, titre du film et du livre de Bertrand Tavernier et Patrick Rotman (Seuil, 1992).

⁵ Sur ce sujet, voir l'article de Guy Sat : « Jean Guéhenno face au problème colonial » dans la revue *Aden* (Groupe interdisciplinaire d'études nizaniennes), n° 8, octobre 2009 : Anticolonialistes des années trente et leurs héritages.

⁶ Les textes du bloc-notes de François Mauriac publiés dans *L'Express* ont été rassemblés dans deux volumes : *Bloc-notes, tome 1 : 1952-1957, Bloc-notes, tome 2 : 1958-1960*, Points, essais, Le Seuil, 1993.

⁷ Nicole Racine, notice biographique de Guéhenno Jean [GUÉHENNO Marcel, Jules, Marie dit *Jean*] dans <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article75461>.

⁸ René Gallissot, notice biographique de Hanoun Lucien [Dictionnaire Algérie] dans <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article152260>. Lucien Hanoun, né en 1914 à Oued Riou, village d'Oranie, resta comme enseignant en Algérie jusqu'en 1967.

⁹ Henri Alleg, *Mémoire algérienne*, Stock, 2005, pp. 201-202.

Parisien, Lucien Hanoun déclarera : « *J'ai eu de la chance parce qu'il y a eu une très forte mobilisation en France. On parlait de mon procès dans L'Humanité et le tribunal a reçu beaucoup de courriers de soutien* »¹⁰. Le 20 février 1963, Guéhenno signa avec des dizaines d'autres personnalités (écrivains, artistes, universitaires, responsables religieux, etc.), dont son ami Jean Paulhan, une adresse au président de la République ; ils le pressaient de tenir parole en faisant voter par une Assemblée nationale très réticente le statut de l'objection de conscience promis au militant libertaire Louis Lecoïn, pacifiste intégral et apôtre de cette cause, à la suite de la grève de la faim qu'il avait entreprise en juin 1962 alors que le pays sortait à peine de la guerre algérienne d'indépendance¹¹.

Notons enfin que lorsqu'il intervint sur la place publique, Jean Guéhenno le fit de manière particulièrement vigoureuse comme en décembre 1965, à la veille du second tour de la première élection du président de la République au suffrage universel, conséquence de l'adoption de cette réforme par referendum (62,25% de oui, 23% d'abstentions) le 28 octobre 1962. Deux candidats restaient en lice : le général de Gaulle, mis en ballottage au premier tour, et François Mitterrand, « *candidat de tous les républicains* » soutenu par les partis de gauche dès le premier tour, y compris le Parti communiste. Jean Guéhenno publia dans *Le Monde* (19-20 décembre 1965) une tribune sous le titre « Une certaine idée de la France ». La rédaction du journal avait placé en vis-à-vis du texte de Guéhenno un article de l'académicien André Chamson, un des membres du triumvirat qui dirigea avec Guéhenno et Andrée Viollis l'hebdomadaire de gauche *Vendredi* (1935-1938)¹². Si Chamson appelait à voter de Gaulle au nom de la défense de la République, Jean Guéhenno, au nom de ces mêmes valeurs républicaines, soutenait François Mitterrand. Il convient de s'arrêter sur l'argumentation développée par Jean Guéhenno car elle synthétise tous ses thèmes de prédilection : le refus de la soumission au chef, le respect de l'individu, l'éducation, l'Europe. Elle permet en outre de comprendre l'engagement de l'écrivain dans certains des combats de Mai 1968.

Son papier est sévère pour le gaullisme de gouvernement, très polémique, virulent même lorsqu'il affirme que « *le gaullisme n'est plus, à beaucoup d'égards, qu'une variante du pétainisme, un pétainisme de temps de paix, établi dans la satisfaction* » et, un peu plus loin, que « *certain relent de maurrassisme est décidément devenu, après sept ans, tout à fait intolérable* ». Au-delà de ces formules percutantes, Jean Guéhenno se livre tout d'abord à une vive critique du fonctionnement des institutions de la cinquième République et surtout du pouvoir personnel exercé par le général de Gaulle avec sa rhétorique de l'homme providentiel. On sait que Guéhenno a toujours détesté le culte du chef qui écrase les individus¹³, il se méfie donc de ces hommes qui, « *par un redoutable génie de possession, faussent l'histoire des peuples et détruisent la République. Parce que je veux croire en tous les hommes, mais jamais en un homme, parce que le pouvoir personnel ne fut jamais un pouvoir républicain, mais toujours un césarisme et un fascisme, et qu'il n'est pas conciliable avec la dignité des citoyens* ». Dignité qu'il estime bafouée par le cynisme, la grandiloquence, le mépris affiché par de Gaulle à l'égard des citoyens : « *Parce que je suis républicain [j'] attends que mes concitoyens ne soient jamais traités avec condescendance et mépris, réduits*

10 « Le camarade Lucien a cent ans », *Le Parisien*, édition du Val de Marne, 13 septembre 2014.

11 Louis Lecoïn, *Le cours d'une vie*, édité par l'auteur en supplément du journal *Liberté*, 1965, pp. 302-308. Voir sa fiche biographique dans <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article155462>, notice LECOIN Louis [Dictionnaire des anarchistes] par Édouard Sill, Guillaume Davranche.

12 Voir Bernard Laguerre, « Jean Guéhenno et *Vendredi* » et Jean-Kely Paulhan, « Les lecteurs de *Vendredi* ou la vérité difficile » dans *Hommage à Jean Guéhenno...*, *op. cit.*, pp. 120-140.

13 « (...) Alors, écrit-il dans *Changer la vie* (1961) Les Cahiers Rouges, Grasset 1990, *je connus quel serait toujours parmi les hommes de mon temps mon véritable ennemi : celui-là qui se croit "chef" par sa seule naissance et pour qui l'ordre du monde, sa morale et sa politique ne peuvent être que celles qui assurent toujours son propre avancement. "Chef", ce petit mot avait de l'avenir dans les années 1910.* »

à n'être qu'une voix qui parle une minute tous les sept ans, mais soient vraiment des citoyens qui, par des corps intermédiaires de leur choix, expriment à tout instant leur pensée et leur volonté. » D'où son plaidoyer pour l'éducation qui seule permet de construire des individus autonomes, des citoyens conscients qui décident en connaissance de cause « où chacun serait amené à son plus haut point d'humanité et préparé au "règne de sa liberté" ». C'est pourquoi « il ne faut pas réduire l'enseignement à un apprentissage professionnel, qui fasse de chaque citoyen un robot docile et facile à gouverner, mais il faut véritablement le démocratiser, mobiliser l'intelligence partout où elle est, entretenir dans les esprits cette inquiétude et cette révolution permanente qui sont la condition du progrès humain. » La dernière partie de son article critique la politique extérieure du général, qualifiée de « grandeur fanfaronne » et plaide pour une Europe qui doit devenir une « une grande force autonome et souveraine » parce que « la France est fière mais ni orgueilleuse ni bête, qu'elle ne se raconte pas à elle-même, sur elle-même, de sottises et prétentieuses histoires, qu'elle sait bien qu'elle n'est pas "seule" mais une portion de l'Europe et du monde. » Il se félicite en conclusion que pour la première fois depuis longtemps les débats électoraux ont permis de retrouver « tout ce qu'un assez bas régime de conditionnement continu travaillait à nous faire oublier : les vifs plaisirs de la liberté et les plaisirs du dialogue et de la discussion. Puisse nous ne plus les perdre ! Nous avons tout de suite appris à respirer. La République n'était qu'endormie. La voici réveillée ! Ne la laissons pas se rendormir et, en dépit des prophètes de malheur, ça ira ! » Terminer l'article par cette expression symbole, titre d'une chanson exaltant le peuple en marche à la suite de la révolution de 1789, est à soi seul tout un programme¹⁴.

Au cours de ces années soixante, l'académicien Jean Guéhenno n'était donc pas au dessus de la mêlée, comme pourrait le laisser penser la mise à distance de l'actualité qu'il pratique dans ses chroniques. Il s'engageait parfois dans les débats de la cité et savait lui aussi saisir l'esprit du temps, souvent révélateur de mouvements de fond. Ainsi, dans cette chronique du *Figaro* du 25 janvier 1967 intitulée : « Le petit livre de Mao ». Pour comprendre, il n'est pas inutile de remettre en mémoire quelques éléments du contexte historique. La « Grande révolution culturelle prolétarienne », appellation officielle du mouvement lancé par Mao Tsé-Toung en août 1966, était en marche. Selon la volonté du dirigeant chinois, lancé dans une implacable lutte pour le pouvoir – il voulait remettre en cause la domination exercée par des révolutionnaires vieillissants et s'appuyait pour cela sur la jeunesse – les Gardes rouges, groupes de jeunes Chinois inspirés par les préceptes du *Petit Livre rouge*, étaient le fer de lance de cette « révolution » ; ils avaient pour mission, munis du *Petit Livre rouge*, compilation de préceptes du dirigeant chinois, de parcourir le pays pour le faire lire partout, seul ou en groupe. Le 2 décembre 1966, Cinq colonnes à la une, magazine phare de la télévision, avait diffusé un long reportage tourné par la télévision polonaise en République populaire de Chine, dans lequel on voyait notamment des groupes de jeunes qui défilaient et brandissaient le livre en question. Notons enfin que cette chronique de Guéhenno fut publiée bien avant la sortie, à la fin d'août 1967, du film de Jean-Luc Godard *La Chinoise*, annonciateur de l'explosion de Mai 1968 et de la remise en cause des valeurs établies ; la photo reproduite sur l'affiche reprenait une des scènes du film dans laquelle on voit, sur fond de rideau rouge, l'héroïne au visage peinturluré de rouge, embusquée derrière des piles impressionnantes et instables du *Petit Livre rouge*, dirigeant une arme vers le « spectateur ».

Que dit Guéhenno dans ce texte ? Plutôt que de résumer son propos, il est préférable de le donner à lire :

« J'étais parti chercher chez un bouquiniste un vieux livre de Fichte¹⁵ annoncé dans son catalogue : Méthode pour arriver à la vie bienheureuse. Il y a bien longtemps que je le

¹⁴ Voir le *Chansonnier révolutionnaire*, Poésie/Gallimard, 1989, pp. 52-55.

cherchais ! Et comment n'en être pas curieux ? Quel titre et quelle prétention ! Mon livre était là encore et je l'ai acheté. Mais je suis tombé du même coup sur un autre, qui sûrement n'est pas moins prétentieux.

Avez-vous lu le petit livre de Mao ? C'est le génie de la propagande qui l'a conçu et qui, volant au dessus des villes comme jadis volait le génie de la liberté, le distribue par toute la terre. J'en ai été saisi quand on me l'a mis entre les mains. Il s'en est vendu ces jours-ci des centaines dans les librairies du Quartier latin. Il fallait le retenir pour la prochaine distribution. Il est publié à Pékin par les « Éditions en langues étrangères ». Il s'appelle en français : Citations du président Mao Tse Toung. Cela semble un bibelot de librairie. C'est une minuscule bible, 350 fines pages avec un portrait de Mao et une reproduction des idéogrammes chinois. C'est précieux, pourtant commode ; quasi sacré, pourtant banal. On pense au Manuel d'Épictète, à L'Imitation, mais aussi bien à un agenda ou à un Manuel de service en campagne. C'est religieux. C'est politique. C'est militaire. C'est le manuel du parfait citoyen, du parfait militant, du parfait soldat, du parfait maoïste. C'est la méthode pour arriver à toutes les perfections. On le porte dans sa poche et il semble fait pour demeurer secret et caché. Mais c'est un objet éclatant, à couverture rouge, illustré d'une étoile, et qu'on peut brandir au dessus de sa tête comme un signe de reconnaissance et de fraternité. Le tout en vente chez votre libraire, pour un franc quarante !¹⁶

Je l'ai lu avec grand soin. Sa doctrine n'est pas en question, mais seulement la manière de le présenter. Il y avait, me semble-t-il, un dangereux génie dans l'idée d'une telle publicité, en un temps où la communication entre les hommes est à ce point faussée, soit avilie et vulgarisée par ses moyens mécaniques, par son abondance et son extension même, soit réduite à la parade et au néant [...]. Ce petit livre, cette chose dure dans les mains d'hommes innombrables à laquelle ils peuvent indéfiniment revenir, est sûrement une affaire importante. Assourdis par les discours, ahuris par les images, satisfaits de tant de vertus que, paraît-il, nous avons, heureux, indifférents et sceptiques, il devrait bien nous mettre un peu en garde. Je ne l'envisage pas là, sur ma table avec tranquillité. J'entrevois des millions d'hommes qui marchent du même pas. Ce n'est jamais gai.

Et je n'ai rien dit de son contenu. Il est d'une dureté singulière et aide à comprendre les étranges nouvelles de ces dernières semaines. La conscience collective doit être la règle de tout. Mao énumère onze formes de libéralisme, toutes plus pernicieuses les unes que les autres. « Le libéralisme, dit-il, est un corrosif qui ronge l'unité... Nous devons constamment balayer notre chambre, sinon la poussière s'y entassera... Il faut préserver les camarades de toute contamination par les poussières et les microbes politiques... » On n'imagine pas les perfections qui peuvent être exigées du parfait maoïste. J'ai repris Fichte et sa Méthode pour arriver à la vie bienheureuse. Mao et lui ne pensent qu'à notre bonheur. Ce n'est pas le même, mais il y a cependant entre ce grand maître du matérialisme et ce maître de l'idéalisme une étrange ressemblance : ils sont les mêmes fanatiques. Tous deux veulent que leur philosophie soit une « prédication » et ils ne doutent pas de posséder la vérité éternelle.

Je n'étais si curieux de cette « Méthode » que parce que Renan, au temps où il écrivait L'Avenir de la science, en 1848, y alluma sa propre fièvre : « Jamais, déclarait-il, la sainte colère des âmes honnêtes contre le scepticisme ne s'est exprimée avec plus d'éloquence. » Quarante ans plus tard, publiant enfin cette confession de sa jeunesse, il en était venu à penser que le fanatisme et la colère étaient de trop. Il continuait à vénérer la grandeur de caractère, mais il se méfiait décidément de tout ce qui peut mener les hommes à la « religion obligatoire et universelle ». La destinée humaine lui paraissait plus obscure que jamais. « Mais, concluait-il, l'unité de croyance, c'est-à-dire le fanatisme, ne renaîtrait dans le monde qu'avec l'ignorance et la crédulité des anciens jours. »

L'avertissement vaut peut être encore. »

Dans *Caliban et Prospero*, recueil d'essais de 1969 dans la préface duquel Jean Guéhenno reprend des paragraphes de cette chronique, il ajoute : « *Il y avait en lui [le Petit Livre rouge] une puissance de négation qui faisait peur, un primitivisme émouvant, mais un fanatisme affligeant. On entrevoyait des millions d'hommes qui pourraient marcher du même pas, sans beaucoup penser, et ce n'est jamais gai. Il était clair qu'en quelques points du monde*

¹⁵Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), philosophe allemand appartenant au mouvement philosophique dit de l'idéalisme allemand.

¹⁶À titre de comparaison un quotidien comme *Le Monde* est vendu 0,40 francs en 1967.

Caliban était en train d'enrager »¹⁷. On aura reconnu dans ces lignes quelques-uns des thèmes clés de la pensée de Jean Guéhenno : le rejet du fanatisme, des foules embrigadées, du culte du chef, de la pensée unique et obligatoire, de tout ce qui contraint la liberté de l'individu. Quelques mois plus tard, « (...) *Un matin, on apprend que les "enragés" étaient à Nanterre, à la Sorbonne* »¹⁸, des portraits géants de Mao, accrochés à côté du slogan « *Servir le peuple* » aux murs de la cour de la Sorbonne, détrônaient les anciens maîtres, des piles du *Petit Livre rouge* couvraient les tables de propagande des organisations maoïstes.

Comment Jean Guéhenno, qui avait connu et partagé la fièvre émancipatrice des luttes lors du Front populaire en 1936, dont la mémoire était encore vive chez bien des grévistes de Mai 1968, réagit-il lorsque survint cette explosion improbable qui remettait en cause l'ordre établi dans tous les domaines, du social au politique, du collectif à l'intime ? Comment s'efforça-t-il, lui qui écrit avoir été fortement secoué par les événements, de comprendre ce qui bouleversait la société ? Quels commentaires en fit-il ? Dans le témoignage que livre Jeanne Étoré-Lortholary dans le dernier numéro des *Cahiers*¹⁹ à propos de sa mère, Louise, la fille de Jean Guéhenno, elle écrit : « *En mai 1968, Louise Guéhenno participe au mouvement dont on a oublié ce qu'il a pu apporter à l'époque. Ce sera un sujet de désaccord avec son père.* » La nature de ces désaccords n'est pas précisée. Si nous ignorons ce qui a pu se dire à l'intérieur du cercle familial, la réalité que nous pouvons connaître, celle de l'homme public, du citoyen qui écrit et s'implique dans la vie politique à cette occasion, est très contrastée. Nous rappellerons d'abord ce que fut l'engagement du citoyen, nous analyserons ensuite ses écrits.

1. « *Opération Jéricho* »

Commençons par une photo. La scène se situe avenue du président Kennedy, dans le seizième arrondissement de Paris. Une manifestation s'avance le long d'un haut bâtiment incurvé, aux larges et hautes baies vitrées : la Maison de la Radio, plus connue sous l'appellation de « *Maison ronde* » en raison de son architecture circulaire, siège de l'Office de Radiodiffusion Télévision Française, inaugurée par le général de Gaulle à peine cinq années plus tôt en présence d'André Malraux, ministre d'État chargé des Affaires culturelles. De chaque côté le long du cortège, sur le trottoir et sur la rue, des dizaines de personnes sont rassemblées, certaines applaudissent, d'autres regardent depuis les fenêtres. Deux solides gaillards ouvrent la marche, ils tiennent une large banderole sur laquelle est écrit : « *Les Arts les Lettres et les Sciences pour l'autonomie de l'ORTF* ». Quelques mètres derrière, la banderole noire aux lettres blanches du Mouvement contre l'armement atomique frappée de son sigle, qui deviendra plus tard le symbole de la paix universelle, un peu au-delà une banderole d'un Comité d'action que l'on ne peut pas identifier. Sous le calicot de tête, trois académiciens : Jean Guéhenno, le biologiste Jean Rostand, l'écrivain Hervé Bazin²⁰. La photo n'est pas datée mais il est aisé de le faire. La presse du lendemain, le 12 juin 1968, rend compte de cette manifestation, à laquelle ont participé d'autres académiciens : Pierre Emmanuel et Pierre-Henri Simon ; les communistes Aragon, Elsa Triolet et André Wurmser entre autres, des éditeurs, des musiciens, plusieurs centaines de travailleurs scientifiques et d'intellectuels. Dans la presse, qui consacre une rubrique quotidienne à la crise de l'ORTF, *Le Figaro* titre : « *Jean Guéhenno et Jean Rostand à la tête de la manifestation des écrivains devant la maison*

17 Jean Guéhenno, *Caliban et Prospero*, Gallimard, 1969, pp. 10-11.

18 *Ibid.*, p.11.

19 Jeanne Étoré-Lortholary, « Louise Guéhenno - 23 février 1922-3 mars 2017, l'élégance des châteaux de sable », *Cahiers Jean Guéhenno*, n°6, 2018, pp. 9-19.

20 On peut voir cette photo sur le site : <https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0001884554/v0001.simple.selectedTab=record>

de l'ORTF » ; *Le Monde* du 13 juin 1968 annonce que « plusieurs académiciens ont défilé avec les écrivains » et rapporte les paroles de Jean Rostand prononcées à l'issue de la manifestation : « Si on nous avait dit, il y a quelques mois, que des centaines d'intellectuels seraient réunis autour de la maison de l'ORTF pour réclamer une information libre, nous ne l'aurions pas cru. Grâce aux étudiants, aux ouvriers, aux intellectuels, nous finirons par voir triompher la vérité et la liberté » ; le reporter de *L'Humanité* (12 juin 1968) écrit quant à lui : « Et c'est au nom de tous que Jean Guéhenno prit la parole brièvement pour dire sa joie d'être au milieu des manifestants "rassemblés aujourd'hui pour tout ce que j'aime et d'abord la liberté". »

Cette manifestation est la sixième de l' « opération Jéricho ». De quoi s'agit-il ?

L'ORTF est en effervescence depuis la mi-mai, puis en grève ; l'intersyndicale des journalistes exige une réforme profonde et rapide, des négociations sont en cours avec leur ministre de tutelle. Depuis le 6 juin, afin de soutenir la lutte des grévistes pour la liberté d'information et d'expression et mobiliser l'opinion, des marches silencieuses regroupent successivement diverses professions qui tournent autour de la « Maison ronde ». C'est Roger Louis (1925-1982), grand reporter de la prestigieuse émission Cinq colonnes à la une, qui a eu l'idée, reprise par l'intersyndicale, de cette « opération Jéricho »²¹ : un jour des artistes et des comédiens, un autre des journalistes et des ouvriers du Livre, le lendemain les travailleurs intellectuels, les ouvriers du secteur privé etc., ainsi jusqu'au septième jour car, selon l'Ancien Testament : « Et le septième jour les murailles tombèrent. »²² Dans un livre publié en 1978, le compositeur, écrivain et homme de radio Pierre Schaeffer (1910-1995) témoigna de cette opération Jéricho alors que « pour de brèves heures, l'imagination était au pouvoir » :

*« La petite histoire, ici, s'inspirait de la grande, n'hésitait pas à emprunter ses symboles à la Bible même. Le grand public a sans doute oublié qu'aux plus beaux jours de 68, les travailleurs de l'ORTF sortirent de leurs remparts, pour défilé autour, en processions circulaires, à l'image même des assaillants de Jéricho, dont le texte sacré relate l'exploit [...] Au son des trompettes, les murs allaient s'effondrer. Tout notre personnel, dans un grand mouvement d'ensemble, s'avérait donc capable de jouer les deux rôles à la fois : celui d'assaillant et d'assiégé. Ce fut une belle fête. »*²³

L'ultime manifestation, celle du 12 juin au cours de laquelle étaient attendus des milliers de téléspectateurs, n'eut pas lieu, le gouvernement interdit tous les rassemblements sur la voie publique en raison des élections législatives qui devaient avoir lieu le 23 juin.

Ce que ces manifestants voulaient abattre, ce n'était pas un mur de pierre ou de béton mais celui de la censure qui bâillonnait implicitement, insidieusement, sans injonctions ; une censure intériorisée comme dans cette nouvelle de l'écrivain italien Dino Buzzati « Le mot prohibé » : un pouvoir a interdit l'utilisation d'un mot sans que quiconque dans la société concernée soit capable de dire qui l'a interdit, quand, pourquoi, ni même en vertu de quel texte législatif ; mais, par conformisme, sans même la crainte de sanctions, personne ne

²¹ Voir Roger Louis, *L'ORTF, Un combat*, Seuil, 1968. Il sera licencié de l'ORTF après mai 1968 avec 69 de ses collègues.

²² Référence au livre de Josué (6, 1-24) dans les Livres prophétiques de l'Ancien Testament. L'épisode relate la conquête du pays de Canaan par les Israélites : « Jéricho était fermée et enfermée à cause des fils d'Israël : nul ne sortait et nul n'entrait. Le Seigneur dit à Josué : « Vois, je t'ai livré Jéricho et son roi, ses hommes valides. Et vous, tous les hommes de guerre, vous tournerez autour de la ville, faisant le tour de la ville une fois ; ainsi feras-tu six jours durant. Sept prêtres porteront les sept cors de bélier devant l'arche. Le septième jour, vous tournerez autour de la ville sept fois et les prêtres sonneront du cor. Quand retentira la corne de bélier — quand vous entendrez le son du cor —, tout le peuple poussera une grande clameur ; le rempart de la ville tombera sur place et le peuple montera, chacun droit devant soi. » »

²³ Pierre Schaeffer, *Les antennes de Jéricho*, avec la participation de Claude Glayman Seuil, 1978, p. 14.

l'emploi²⁴. George Orwell exprimait la même idée de manière plus imagée alors qu'il rencontrait des difficultés pour faire éditer *La Ferme des animaux*, une fable satirique sur le stalinisme : « [...] Bien qu'il n'existe pas d'interdiction définie, aucune déclaration claire sur ce qui doit ou ne doit pas être publié, la politique officielle n'est jamais contournée. Les chiens de cirque sautent quand le dresseur fait claquer son fouet, mais le chien bien entraîné est celui qui fait ses cabrioles sans fouet. »²⁵

Les journalistes grévistes et ceux qui les soutiennent veulent donc en finir avec le journalisme courtisan²⁶, complaisant vis-à-vis des puissants du moment, ils ne supportent plus l'information officielle corsetée, sous surveillance, contrôlée par le pouvoir gaulliste, soit : le ministère de l'Information, le cabinet du Premier ministre, l'Élysée²⁷. Les artistes de l'atelier des Beaux-Arts, dont le talent créatif produisit tant d'affiches mémorables, firent de cette ORTF entravée une de leurs cibles favorites ; ils la brocardèrent sous toutes les coutures avec, à chaque fois, une verve acide et jubilatoire :



De même que le caricaturiste communiste Jean Effel :

²⁴ Dino Buzzatti : « Le mot prohibé », *Toutes ses nouvelles*, Pavillons, Robert Laffont, 1990.

²⁵ Article cité dans le livre de Bernard Crick, *George Orwell : une vie*, Balland, 1982 p 398.

²⁶ Le profil du courtisan est finement analysé par le baron d'Holbach (1723-1789) dans son *Essai sur l'art de ramper, à l'usage des courtisans* que l'on peut lire sur : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84523m/f2.image>.

²⁷ Jean-Pierre Filiu, *Mai 1968 à l'ORTF, une radio-télévision en résistance*, préface de Jean-Noël Jeanneney, Nouveau monde édition, 2008. Voir par exemple dans *Le Monde* les « Libres opinions » de François-Régis Bastide : « L'ORTF débâillonnée » (7 juin 1968) et du réalisateur Jean-Marie Drot : « Pourquoi nous combattons » (12 juin 1968) ; voir également le documentaire de Raoul Sangla : *Du joli mai 68 à l'ORTF*, dans *De l'utopie à la révolte*, 2 films de Raoul Sangla, Les Mutins de Pangée, 2008, documentaire dans lequel le réalisateur retrouve, quarante ans après, d'anciens grévistes de l'ORTF qui témoignent à propos de la censure de l'information du service public.



Affiche de l'intersyndicale de l'ORTF d'après un dessin de Jean Effel (mai 1968)

Jean Guéhenno participe donc activement à ce combat pour la liberté de l'information, il manifeste et pétitionne. Le 7 juin il avait signé, aux côtés de toute l'intelligentsia de gauche (Sartre, Prévert, Sollers, Nadeau, Beauvoir, Duras, Blanchot, Prévert etc.) et de cinéastes (Astruc, Godard, Carné, Resnais, Rivette, Tati etc.) le manifeste ci-dessous :

« L'ensemble du personnel de l'ORTF (toujours en grève) se bat actuellement pour l'indépendance de l'Office.

Les pouvoirs en place ont rompu toute discussion et ont fait occuper par l'armée les centres techniques.

Donc, depuis mardi 4 juin, à 0 heures, tous les programmes qui pourront être diffusés seront signés par le gouvernement et réalisés sous contrôle de la police et de l'armée. Le combat pour la liberté de l'ORTF en dehors de toute définition politique est un combat national.

Les soussignés s'engagent à ne plus participer aux programmes de l'ORTF, sous son statut actuel. »

Le 27 juin, le bureau du Syndicat national des journalistes suggère qu'il fasse partie, aux côtés d'Aragon, du directeur du journal *Le Monde* : Hubert Beuve-Méry, de François Mauriac et de neuf autres personnalités, d'un « Comité des sages » chargé de veiller à l'impartialité de l'information²⁸. Enfin, le 28 juin, à la veille du second tour des élections législatives prévues pour le 30 juin – le général avait annoncé le 30 mai la dissolution de l'Assemblée nationale, la tenue de nouvelles élections et un raz de marée gaulliste avait emporté le premier tour du 23 juin – quelques dizaines d'intellectuels, écrivains, dont Jean Guéhenno, artistes et cinéastes, communistes compris, lancent l'appel suivant : « *Face aux dangers du pouvoir personnel, nous voterons et appelons à voter au second tour, pour le candidat de l'union de tous les démocrates, de tous les républicains* », ce qui suggérait que les candidats de droite, s'ils déferlaient en nombre sur l'Assemblée nationale, représenteraient un danger pour la République. C'est ce que soutenait un des nombreux communistes signataires, Louis Aragon, dans un très long texte qui utilisait à dix reprises l'expression : « *L'entreprise totalitaire du général de Gaulle* » ; il comparait les « comités d'action civique » à la constitution desquels le général avait appelé, aux chemises noires de Mussolini, et l'accusait enfin de préparer la guerre civile²⁹.

²⁸ *Le Monde*, 28 juin 1968.

²⁹ *L'Humanité*, 11 juin 1968.

Jean Guéhenno acquiesçait-il à tous les arguments – certains sont proches de ce qu’il écrivait en 1965 – développés par Aragon, dont le nom figurait juste après le sien dans la liste des signataires de la pétition ?

Nous ne savons pas si, à côté de son engagement pour la liberté de l’ORTF, Jean Guéhenno participa à des débats sur l’avenir de l’université, sujet de tant de ses chroniques et à propos duquel il avait beaucoup à dire, ni s’il participa, c’est peu vraisemblable, au mouvement qui mobilisa aussi les « gens de lettres » comme on disait encore à cette époque et dont la société éponyme, sise dans un hôtel particulier du Faubourg Saint-Jacques à Paris, fut, rapporte un journaliste, « *fort civilement occupée* », la grille d’entrée coiffée du drapeau rouge et du drapeau noir, par une phalange d’écrivains qui « *par ce geste symbolique frappant une institution vétuste et non représentative, mais qui bénéficie de privilèges injustifiés, de puissants moyens matériels et de l’appui des pouvoirs publics, marquent leur volonté de donner à l’écrivain un statut nouveau dans une société nouvelle* ». Ils annoncèrent dans un communiqué la fondation d’une Union des écrivains qui affirmait son étroite liaison avec les étudiants et les travailleurs du Livre et se proclamait « *ouverte à tous ceux qui considèrent la littérature comme une pratique indissociable du processus révolutionnaire actuel. Cette union sera un centre de contestation de l’ordre littéraire établi.* »³⁰. À la Sorbonne, d’autres constituaient le même jour un comité beaucoup plus radical dans ses proclamations : le Comité d’action étudiants-écrivains révolutionnaires qui affirmait « *vouloir réviser les conditions d’exploitation des écrivains par les éditeurs, en accord avec les travailleurs du Livre, pour aboutir à une nouvelle définition économique et sociale du rapport de l’écrivain avec la société* ». Quelques jours plus tard, ils publiaient le communiqué suivant :

« Le pouvoir bourgeois ébranlé, après avoir mis au compte de quelques enrégés le déclenchement du mouvement qui s’est étendu à tout le pays, attribue les récentes et violentes manifestations à des provocateurs, des émeutiers, des voyous, à la pègre. Selon lui, seuls les étudiants seraient aujourd’hui excusables d’avoir eu recours aux barricades.

Or, c’est une victoire du mouvement étudiant que d’avoir su rallier à son action d’autres couches de la population : travailleurs, chômeurs et jeunes gens qu’il est vain de traiter de “voyous” quand ils ont rejoint le combat révolutionnaire.

*Le Comité d’action étudiants-écrivains se déclare solidaire des jeunes gens en colère, “enrégés” d’hier, “blousons noirs” d’aujourd’hui. Contre toute tentative de ségrégation à l’intérieur du mouvement, nous qui avons participé aux actions attribuées à une prétendue pègre, nous affirmons que nous sommes tous des émeutiers, que nous sommes tous la pègre ».*³¹

Jean Guéhenno pouvait-il reconnaître la présence de Caliban entre les lignes de cette rhétorique ? Toujours est-il qu’au cours de ces semaines mouvementées il ne donna qu’une seule chronique au *Figaro*, le 18 juin 1968 à la veille du premier tour des élections législatives, alors que le mouvement général qui avait mobilisé toutes les classes de la société était sur le reflux et que de Gaulle semblait avoir repris la main après une longue période de ce qui pouvait apparaître comme une vacance du pouvoir. Le précédent article, titré « Correspondances », consacré à la publication d’un tome de la correspondance de George Sand qui remontait au 18 mai 1968, ignorait donc l’actualité immédiate, alors même que la quinzaine précédente avaient eu lieu l’évacuation de la Sorbonne par la police (3 mai), la nuit des barricades (10-11 mai) et l’occupation de la Sorbonne par les étudiants (13 mai).

Avait-il, comme son voisin de colonne à la une du *Figaro*, Raymond Aron, qui refusa dans un premier temps d’écrire sur les événements – son premier commentaire paraîtra le 15 mai³² – été sollicité par la rédaction du *Figaro* pour donner son opinion au cœur de l’événement ?

³⁰ « De la Société des gens de lettres à l’Union des écrivains », *Le Monde*, 23 mai 1968.

³¹ *Le Monde*, 28 juin 1968.

Préférerait-il, lui aussi, ne pas réagir à chaud, se donner le temps de la réflexion alors que par ailleurs il avait, comme nous venons de l'exposer, participé à la lutte pour la liberté de l'information à l'ORTF ? Toujours est-il qu'il prolongea au cours des mois suivants son analyse dans plusieurs de ses chroniques.

Nous donnons en annexe le texte de cinq d'entre elles. Elles peuvent être lues, ou non, avant de poursuivre la lecture de cette étude. Jean Guéhenno en reprendra l'essentiel dans sa préface, en forme de bilan de Mai 1968, à *Caliban et Prospero, suivi d'autres essais*, ouvrage déjà cité ; il y nuance, voire révisé parfois, certaines des appréciations formulées au cœur de l'événement, gomme quelques propos polémiques, en accentue d'autres, mais globalement l'analyse reste la même.

2. « *Tumulte* », « *Psychodrame* », « *Fausse révolution* » ?

Pour éviter les contresens à propos de ce qu'écrit Jean Guéhenno, il faut avoir en mémoire le contexte national et international, mettre provisoirement entre parenthèses, autant que faire se peut, ce que nous avons appris depuis cinquante ans des événements et de leur interprétation, et enfin ne jamais oublier que notre éventuelle lucidité d'aujourd'hui, notre capacité à mieux comprendre l'événement et à l'analyser bénéficie du recul de l'histoire ; tout en sachant cependant que d'autres – observateurs perspicaces, philosophes, sociologues etc. – ont saisi rapidement, éventuellement hors de tout jugement de valeur, la portée historique de la révolte.

La situation était d'une grande complexité et l'analyse qu'en fait Jean Guéhenno est assez contradictoire, reflet de ses approbations, rejets, craintes et espoirs. Pour présenter les choses succinctement dans un premier temps, on peut dire que, s'il comprend les causes de la révolte étudiante liées à l'état de l'Université et, au-delà pour certains des activistes de cette jeunesse révoltée, la mise en cause d'une société marchande dont le but final n'est rien d'autre que la consommation effrénée, il est très critique quant aux modalités de la contestation, porte même un jugement assez négatif ; il doute fortement, sinon de la sincérité, du moins de la crédibilité de ses acteurs, de la solidité de leurs engagements, de leur pérennité au-delà du feu de paille attisé par l'ardeur de la jeunesse.

Les scléroses de l'Université

C'est dans sa chronique du 11 juillet 1968 titrée « Un long travail » qu'il aborde la question de l'enseignement maintes fois abordée dans ses chroniques depuis une quinzaine d'années, parfois de manière volontairement provocatrice comme lors de la querelle du latin lorsqu'il se prononce contre son enseignement³², critique reprise en 1968 avec la dénonciation de cette « *manie du latin considéré comme un test de l'intelligence* ».

« *Je ne saurais dire, écrit-il, que ces sombres jours m'aient surpris. Il y a beau temps qu'on pouvait les craindre et qu'on attendait une conversion profonde de l'humanisme, sa démocratisation et son adaptation à une société nouvelle, beau temps qu'on rêvait d'une*

32 « *Durant la première semaine et en particulier au moment de la nuit tragique du vendredi 10 au samedi 11 mai, j'ai, en dépit de l'insistance de mes amis du Figaro, refusé d'écrire ; ces troubles universitaires, immédiatement, me consternaient, ils me paraissaient le début de l'effondrement de l'Université et pas de la réforme de celle-ci* », écrit Raymond Aron ; voir *La révolution introuvable, réflexion sur les événements de mai 1968*, Fayard, 1968, repris dans Aron, *penser la liberté, penser la démocratie*, Quarto Gallimard, 2005. Nous citons à partir de cette édition, p. 613.

33 Voir ses chroniques dans *Le Figaro* des 7 et 30 juin puis du 10 octobre 1945.

«révolution culturelle»³⁴). Il constate tout d'abord que la raison la plus profonde de la crise est une victoire, « *l'espoir du bonheur et de la lumière merveilleusement étendu depuis un siècle. C'est que d'innombrables jeunes gens arrivent désormais tous ensemble aux portes du vieux temple, mais qu'il est trop petit et mal équipé pour les recevoir et que bien des cérémonies traditionnelles qu'on y célèbre sont frappées d'inefficacité. Elles n'aident pas à vivre.* » Il ajoute que « *l'inadaptation à la vie des écoles et des universités est éclatante* », l'Université n'a été l'objet que de « *rapetassages* » et n'a jamais disposé des moyens financiers lui permettant de s'adapter à la croissance de la demande de formation. Et de mettre en cause la politique gaulliste de « *grandeur* », le « *vieil orgueil de l'État, sa ruineuse parade, la Bombe* ». Puis il dénonce pêle-mêle la « *lourdeur des traditions et des routines scolaires, les préjugés de l'opinion, des familles [...], la méfiance à l'égard d'un enseignement moderne ou technique*³⁵, un esprit d'arrivisme rendant impossible l'orientation ». Il regrette que l'on ait volontairement négligé le plan Langevin-Wallon de 1947 qui prônait une démocratisation de l'enseignement, une école de justice et d'émancipation, sa réorganisation et une rénovation des méthodes pédagogiques, victime collatérale de la guerre froide et de l'éviction des ministres communistes du gouvernement. Il conclut ainsi son propos :

« C'est l'esprit même de l'Université qu'il faut changer. Il faut se déshabituer qu'on y entre pour parvenir. Toute la question est d'aider chaque homme à devenir tout ce qu'il peut, de le préparer à servir là où il fera le mieux, de lui rendre son monde que la mécanisation de tout lui fait perdre, et de lui assurer quel que soit son gagne-pain, les moyens de la plus haute vie possible. La révolution scientifique ou technique crée l'abondance et assurera une nouvelle administration des biens et des choses. Mais la vraie révolution concerne les hommes, leur vie intérieure, leur bonheur et leur dignité. »

Ce constat de la sclérose de l'Université et de son indispensable réforme est assez largement partagé. Mais Jean Guéhenno marque son désaccord avec les formes prises par la révolte étudiante et la contestation systématique de l'autorité des maîtres.

« Jeunesse... »

C'est le titre de sa chronique du 18 juin 1968. En dépit de la brièveté associée à ce type d'écrit journalistique, il y esquisse un début de bilan et résume son opinion. « *Le seul profit de ces dernières semaines sera peut-être de nous avoir réveillés* », affirme-t-il en introduction avant de rendre un hommage critique à la jeunesse qu'il se refuse à flatter, contrairement à nombre de ses contemporains :

« Je pense, au-delà de toute politique, avec angoisse et amitié aux jeunes gens. Je ne les appellerai jamais, avec une fausse révérence, les « Jeunes », comme les fascismes nous ont habitués à le faire, pas plus que je n'accepterai l'idée de leur isolement, de leur séparation à l'intérieur de la nation. J'ai passé ma vie avec eux. Tout vieil homme n'est que ridicule quand, du fond de son âge, il les méprise. Mais il n'est pas moins affligeant quand il les flatte par

³⁴ Dans *Caliban et Prospero*, op. cit., p. 9, Guéhenno ne reprend pas la phrase : « *Il y a beau temps qu'on pouvait le craindre* » et poursuit : « *J'étais de ceux qui n'ont pas cessé d'espérer une conversion...* ».

³⁵ Enseignement technique dont il rappelle dans sa préface à *Caliban et Prospero* (p. 13) qu'il y avait un élève dans l'enseignement technique pour cinq dans l'enseignement secondaire. Il le souligne en remarquant que, pour certains, c'était « *trahir les "humanités" que de se risquer à dire que tout eût été plus conforme aux besoins du temps si ces chiffres avaient été inversés* ».

démagogie et en a une sorte de peur. La justesse est d'accepter d'être vieux, de savoir qu'on l'est, d'être conscient de ce qu'on a réussi mais aussi de ce qu'on a manqué et de se réjouir que ceux qui suivent veuillent faire mieux. Il n'a jamais été facile d'être jeune – nous nous en souvenons – et cela n'est sûrement pas plus facile aujourd'hui. De telles pensées pourraient réconcilier les jeunes et les vieux et en faire le même peuple. »

On peut relever dès le début de ce texte un malentendu, ou une difficulté à comprendre l'évolution de la société d'après 1945, car les jeunes de Mai 1968, première génération du vingtième siècle à n'avoir pas connu la guerre sur le territoire national tout en commençant à vivre dans une société d'abondance, ne sont plus, ni économiquement ni culturellement, ceux d'avant-guerre, convoités et embrigadés par les partis fascistes. Ils constituent par contre, si l'on suit le diagnostic – qui fit date lors de sa parution – du sociologue Edgar Morin en 1963, une « *nouvelle classe d'âge* » émancipée et individualiste sous « *la stimulation permanente du capitalisme, du spectacle et de l'imaginaire* »³⁶. Mais là n'est pas l'essentiel. Pour Jean Guéhenno, ce mouvement s'est donné de « *fâcheuses vedettes* », sans qu'il précise qui ce propos concerne ; il le qualifie de « *fausse révolution* » ayant connu des « *jours affreux* », de « *psychodrame* » avec de « *sombres jours* » ; il dit avoir éprouvé du chagrin en traversant la Sorbonne parce qu' « *on souffre de voir tout ce qu'on aime avili et tourné en dérision* » et reconnu une « *vieille sauvagerie* » dans les « *folles proclamations* » des étudiants révoltés³⁷. Remarque qui fait écho à ce qu'écrit Raymond Aron dans l'introduction de *La révolution introuvable*, analyse de la révolte de mai publiée à chaud en 1968 : « *Disloquer le bloc social de l'Université sans voir quel bloc reconstruire ou afin de disloquer la société tout entière, c'est nihilisme d'esthète ou mieux, c'est l'irruption de barbares, inconscients de leur barbarie.* »³⁸

La comparaison avec la révolution de février-juin 1848 est souvent revenue sous la plume de commentateurs et notamment de Raymond Aron dans les colonnes du *Figaro* ; Jean Guéhenno en use également. Il dit avoir « *recherché les témoignages des jeunes hommes de ce temps-là* » (18 juin 1968) parce qu' « *un vieil homme est plein de lectures* » et que « *par une longue habitude [il] cherche les plus anciennes cautions* » (20 juillet 1968). Par ailleurs, c'est nous qui précisons, comme l'explique Marguerite Yourcenar dans le générique de l'émission « *Concordance des Temps* » de l'historien Jean-Noël Jeanneney sur France Culture, « *le coup d'œil sur l'histoire, le recul vers une période passée ou, comme aurait dit Racine, vers un pays éloigné, vous donne des perspectives sur votre époque et vous permet d'y penser davantage, de voir davantage là, où les problèmes sont les mêmes, où les problèmes diffèrent...* »³⁹.

Qui sont ces témoins convoqués par notre chroniqueur et qui ont participé, à des degrés divers pour certains d'entre eux, ou seulement observé, voire vu de loin, la révolution de 1848 ? Ils « *en furent blessés toutes leur vie* » précise Jean Guéhenno. Il s'agit de Renan, de Baudelaire, de Leconte de Lisle, de Flaubert et de Louis Ménard, ces deux derniers étant les seuls pour lesquels le patronyme est suivi de très courts extraits de leurs écrits de l'époque. Il importe de faire ce détour historique avec Guéhenno qui s'adresse à un public cultivé connaissant ses classiques, de le préciser, de s'arrêter sur chacun de ces personnages afin de rappeler

36 Edgar Morin : 1. Une nouvelle classe d'âge, 2. Le « Yé-Yé », *Le Monde*, 6 juillet 1963 (article republié par *Le Monde* en décembre 2017, après le décès de Hallyday, E. Morin avait publié son analyse après un concert de ce dernier, place de la Nation, qui avait tourné à l'émeute).

37 Les mots ou fragments de phrases cités proviennent de l'éditorial du *Figaro* du 18 juin 1968 et de la préface de *Caliban et Prospero*, *op. cit.* . Dans la suite du texte, les dates entre parenthèses renvoient à d'autres de ses chroniques du *Figaro*.

38 Raymond Aron, *Penser la liberté, penser la démocratie*, Quarto Gallimard, 2005, recueil de plusieurs ouvrages de Raymond Aron dont *La révolution introuvable*, phrase citée p. 609.

39 Voir <https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps>

succinctement comment ils vécurent cette période et en rendirent compte, car les témoins choisis révèlent implicitement l'appréciation qu'il porte sur certains aspects de Mai 1968.

Idéal et espoirs perdus

Parmi cette poignée d'écrivains auxquels il fait appel pour tenter de rendre intelligible la révolte de Mai 1968, il est un spectateur qui observe les choses de loin, du haut de son cabinet de travail : Renan ; des touristes comme Flaubert et son ami Maxime Du Camp qui parcourent quelques rues du Paris insurgé et s'approchent à bonne distance des barricades⁴⁰ ; deux très engagés : Ménard et Leconte de Lisle. Aucun ne se battra aux côtés des insurgés, à part semble-t-il le dandy Baudelaire (27 ans)⁴¹, provisoirement influencé par les idées socialistes, pour satisfaire un besoin de violence et un profond instinct de révolte : contre un gouvernement qui ignore la misère ouvrière, contre son beau-père détesté, contre l'ordre établi. Son journal intime, publié sous le titre *Mon cœur mis à nu* (1864), exprime toutes ses contradictions⁴² :

« Mon ivresse en 1848. / De quelle nature était cette ivresse ? / Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition. / Ivresse littéraire ; souvenir des lectures. / Le 15 mai. Toujours le goût de la destruction. Goût légitime, si tout ce qui est naturel est légitime. / Les horreurs de Juin. Folie du peuple et folie de la bourgeoisie. Amour naturel du crime. » (XXX, p. 51)

« [...] 1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme des châteaux en Espagne. / 1848 ne fut charmant que par l'excès même du Ridicule. » (XXXI, p. 52)

Il « *ne sera républicain qu'un jour de bruit, de fumée et de poudre* »⁴³ et Antoine Compagnon nous dit que le poète « *condamne après coup les emballements de sa jeunesse, imputés à la nature, c'est-à-dire à la méchanceté de l'homme corrompu par le péché originel, mais aussi à ses lectures* »⁴⁴ et sa biographe note : « *N'ayant pas de convictions, il peut passer d'un extrême à l'autre, sans la moindre hésitation ni scrupule* »⁴⁵. Dès le mois d'octobre 1848, il travaille pour un journal conservateur. Il confiera à son journal intime :

« Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre. / Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau. » (XXV, p. 46)

« [...] Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique. Monarchie ou république, basées sur la démocratie, sont également absurdes et faibles. » (XLIV, p. 60)

Tout autre est l'engagement du poète Leconte de Lisle (30 ans). Originaire de l'île de La Réunion, fils d'un propriétaire terrien possesseur d'esclaves, il débarque à Nantes en 1837

⁴⁰ Lequel Du Camp, membre de la Garde nationale, fera le coup de feu contre les ouvriers insurgés en juin 1848 et sera blessé.

⁴¹ Pour les précisions historiques rapportées dans cette partie, nous sommes redevables au *Baudelaire* de Marie-Christine Natta, Perrin, 2017 ; au *Leconte de Lisle ou la passion du beau* de Christophe Carrère, Fayard, 2009 ; à l'*Ernest Renan* de Jean Balcou, H. Champion, 2017 ; au *Flaubert* de Michel Winock, Gallimard, 2017.

⁴² Charles Baudelaire, *Journaux intimes, Fusées, mon cœur mis à nu*, Crès, 1920, que l'on peut lire sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k206339d>.

⁴³ Carrère, *op. cit.*, p.70.

⁴⁴ Antoine Compagnon, *Un été avec Baudelaire*, Éditions des Équateurs/France Inter, 2015.

⁴⁵ Natta, *op. cit.* p. 258.

puis fait son droit à Rennes à partir de 1838, avant de rejoindre la capitale⁴⁶. Proche des fouriéristes et de l'idéal socialiste, partisan des idées libérales, républicain convaincu, il opte « *avec toute une génération d'exaltés, pour la fureur des tempêtes sociales* », il participe à la révolution de février 1848⁴⁷. Animé d'une haine de l'esclavage, au grand dam de sa famille, il réunit en mars 1848 des fils de famille créoles résidant à Paris, qui rédigent une adresse aux membres du gouvernement provisoire approuvant l'abolition de l'esclavage. Son père lui coupe les vivres. En prévision des élections du 23 avril 1848 il est envoyé par les clubs républicains parisiens à Dinan (Côtes du Nord), pour « *dynamiser les milieux encore hésitants de province, influencer durablement sur l'immense population rurale* », renforcer la dynamique républicaine née dans les barricades de février⁴⁸. Mais très rapidement il déchant ; il décrit amèrement à son ami Louis Ménard combien le peuple des campagnes le déçoit. « *Bien fin qui me rattrapera à me faire délégué de brutes semblables* », écrit-il le 6 avril 1848, colère renforcée après que des « *exécrables élections* » eurent donné une écrasante majorité aux républicains les plus modérés et piétiné ainsi le « *rêve sacré* » de sa vie⁴⁹ : « *Que le grand diable d'enfer emporte les sales populations de la province !* », fulmine-t-il dans une lettre du 30 avril 1848 ; « *vous vous figurerez à grand'peine l'état d'abrutissement, d'ignorance et de stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne [...] Que l'humanité est une sale et dégoûtante engeance ! Que le peuple est stupide ! C'est une éternelle race d'esclaves qui ne peut vivre sans bât et sans joug. Aussi ne sera-ce pas pour lui que nous combattons encore, mais pour notre idéal sacré. Qu'il crève donc de faim et de froid, ce peuple facile à tromper, qui va bientôt se mettre à massacrer ses vrais amis !* ». Il déduit de cette expérience que la politique n'est pas faite pour les poètes, que les politiciens sont aussi stupides que les masses et que seul l'art comptera maintenant dans sa vie.

Le Trégorrois Ernest Renan (25 ans) ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit en 1849 que « *la nullité intellectuelle et administrative des provinces est le plus grand obstacle au progrès des idées modernes* »⁵⁰. Bien que la première phrase de la préface de son livre *L'Avenir de la science, pensées de 1848*, qui ne sera publié qu'en 1890, affirme : « *L'année 1848 fit sur moi une impression extrêmement vive* »⁵¹, il reste totalement à l'écart de ces semaines révolutionnaires qu'il observe de loin, bien qu'il vive au cœur du Paris insurgé. Seules ses études le mobilisent : « *Jusqu'au mois de mai [1848], j'eus à peine le loisir d'écouter les bruits du dehors.* » Sa correspondance, notamment avec sa sœur en 1848, montre son approbation des changements politiques ; il comprend les ouvriers insurgés même s'il déplore leur violence, il souligne que la première question du moment est « *la question sociale, la question de l'inégalité* »⁵². Toutefois dans sa préface de 1890 déjà citée, il révisé entièrement son jugement. Il affirme que l'idée d'une civilisation égalitaire est un rêve et qu'« *il y avait beaucoup d'illusions dans l'accueil que je faisais, en ces temps très anciens, aux idées socialistes de 1848. Tout en continuant de croire que la science seule peut améliorer la malheureuse situation de l'homme ici-bas, je ne crois plus la solution du problème aussi près*

46[°] Leconte Charles, *La jeunesse de Leconte de Lisle*, Annales de Bretagne, tome 24, n°4, 1908, pp. 445-460 ; Marius-Ary Le Blond, *Leconte de Lisle sous la seconde République et sous l'Empire*, Mercure de France, octobre 1901, pp. 54-98.

47[°] Carrère, *op. cit.*, p.113.

48[°] *Ibid.*, pp. 140-143.

49[°] Sur 900 sièges à pourvoir les républicains modérés en remportent 500, la droite monarchiste 250, l'extrême gauche 150 ; voir Michel Winock, « Avril-décembre 1848, A l'épreuve du suffrage universel », *L'Histoire*, n° 444, février 2018, pp. 50-57.

50[°] Leblond, *op. cit.*, p. 66.

51[°] Ernest Renan, *L'Avenir de la science, pensées de 1848*, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k107920k>.

52[°] Balcou, *op. cit.*, pp. 106-107 et les lettres à sa sœur notamment celle du 30 juillet 1848 dans *Correspondance générale 2 octobre 1845-décembre 1849*, s. d., J.Balcou, H. Champion éd., 1998.

de nous que le croyais alors. L'inégalité est écrite dans la nature ; elle est la conséquence de la liberté ; or la liberté de l'individu est un postulat nécessaire du progrès humain.»

De Louis Ménard (26 ans), le correspondant et ami de Leconte de Lisle – qui fut nous dit sa notice biographique du Maitron⁵³, poète, philosophe, historien des religions et des peuples antiques, essayiste, pamphlétaire politique et critique d'art, chimiste et peintre paysagiste à Barbizon, fanatique admirateur de la Grèce antique⁵⁴ et passionné de justice sociale – , Jean Guéhenno cite dans son article quelques vers et son ouvrage *Prologue d'une révolution* (1849), exposé des cinq mois d'effervescence révolutionnaire entre février à juin 1848 et « *cri de révolte d'une âme généreuse contre l'atroce répression d'une émeute volontairement provoquée* ». Pour cette publication placée sous les auspices de Robespierre avec cette citation en exergue : « *Une révolution qui n'a pas pour but d'améliorer profondément le sort du peuple n'est qu'un crime remplaçant un autre crime* », il fut poursuivi pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement de la République, condamné à trois ans de prison, ce qui le contraignit à l'exil⁵⁵. Le poème cité partiellement par Jean Guéhenno date de 1852, il est écrit après le coup d'État de celui que Victor Hugo appela « *Napoléon le petit* »⁵⁶ :

*« Les peuples vieillissent ont besoin d'un maître ;
Ce n'est plus en eux qu'ils cherchent la loi.
Dans un autre siècle il m'eût fallu naître :
Il n'est point ici de place pour moi.*

*L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,
L'étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n'était pas l'art, l'amour, la richesse,
C'était la justice et je n'y crois plus*

*Mais je suis bien las de ces tyrannies
Qu'adore en tremblant le monde à genoux :
Peuples énervés, races accroupies,
Nous léchons les pieds qui marchent sur nous »*

C'est « *une des pièces les plus tristes qu'il ait écrites pour plaindre le peuple français qui s'est soumis, par le suffrage universel, à son maître Napoléon III* »⁵⁷.

Terminons cette digression historique par Gustave Flaubert. Jean Guéhenno écrit vers la fin de sa chronique :

« Je dirai franchement, pour ma part, ce que j'ai éprouvé, ces jours-ci, en traversant la Sorbonne. On souffre de voir tout ce qu'on aime avili et tourné en dérision. J'ai regretté⁵⁸ de devoir repenser à ce « Club de l'intelligence », sis précisément rue Saint-Jacques, que décrit Flaubert dans L'Éducation sentimentale, et où son héros entendit de si beaux discours : 'Plus de baccalauréat ! — A bas les grades

53 []] <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article34882>, notice Ménard Louis, version mise en ligne le 20 février 2009, dernière modification le 20 février 2009.

54 []] C'est à ce titre que Maurice Barrès rend un ardent hommage à Ménard en lui consacrant tout le premier chapitre intitulé « Le dernier apôtre de l'hellénisme », de son livre *Le voyage de Sparte*, Plon, 1922, pp. 1-26.

55 []] *Le Prologue d'une révolution, février-juin 1848* a été réédité en 2007 aux éditions La Fabrique avec une présentation de Filippo Benfante et Maurizio Gribardi.

56 []] Il fait partie d'un ensemble que l'on peut lire sur [http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6573739j/f110.item.r=louis menard](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6573739j/f110.item.r=louis%20menard)

57 []] Benfante et Gribardi, *op. cit.*, p. 43.

58 []] Lorsqu'il reprend cet article dans *Caliban et Prospero* (1969), il supprime le verbe « *regretter* » pour écrire : « *Je repensais...* ».

universitaires ! — Conservons-les, mais qu'ils soient conférés par le suffrage universel, par le Peuple, seul vrai juge !” »

La scène⁵⁹ à laquelle Guéhenno fait allusion est une des plus célèbres de *L'Éducation sentimentale*, ce roman de l'échec selon Maurice Nadeau : Flaubert « *disait jadis le “grotesque triste” de la vie, comme pour l'exorciser et s'en venger à l'avance, dans le refus d'y succomber. Il dit maintenant l'inutilité et la vanité des échappatoires : toute existence se résout dans l'échec, le monde roule dans un recommencement éternel sur une pente décliné* »⁶⁰. Michel Winock note dans sa biographie qu'il s'agit d'« *une des scènes les plus cocasses [...] Une scène culte : Frédéric le velléitaire, poussé par ses amis, se décide à se présenter aux élections d'avril 1848, Flaubert introduit alors son héros dans un de ces clubs qui, avec les journaux, à une époque où n'existent pas de partis organisés parrainent les candidatures, et qu'il nomme par malice “le club de l'intelligence”*. La séance à laquelle Frédéric participe est un morceau d'anthologie, un plat de choix pour les historiens. En une douzaine de pages d'ironie féroce, parfois mêlée de sympathie, Flaubert mieux que personne met en scène ce qu'on a appelé l'« *esprit de 1848* », mélange d'illusions, de chimères, d'aspirations à la fraternité, et même de religiosité. »⁶¹ Si Jean Guéhenno dit ses regrets d'avoir pensé à cette scène en observant les débats effervescents de Mai 1968, notamment ceux remettant en cause l'école, l'enseignement qui y est dispensé, les examens et les titres universitaires – le lecteur contemporain de cette époque se souvient peut-être du slogan resté longtemps fameux : « *Thèse, antithèse, synthèse... foutaise* » – c'est que la comparaison qu'il effectue est cruelle pour les révoltés de Mai 1968 car la scène rapportée par Flaubert est d'un grotesque achevé, la plupart des personnages ridicules dans leurs postures, leurs propositions parfois des plus farfelues ; et qu'il sait que chez Flaubert, l'« *anarchiste de droite* », le « *mépris à l'endroit des révolutionnaires* » égale « *le dégoût que lui inspirent les riches et les puissants* »⁶².

Que peut-on déduire de ce long pas de côté dans l'histoire ? Ce n'est pas forcer l'interprétation que d'affirmer que Jean Guéhenno livre là, implicitement, une vision très pessimiste de l'histoire, qu'il ne prend pas très au sérieux la jeunesse révoltée, même s'il note : « *On souhaite pourtant que le déroulement de ces semaines ne laisse dans le cœur des jeunes hommes d'aujourd'hui aucune désillusion ni aucun scepticisme. Puissent-ils rester éveillés, et nous-mêmes avec eux !* ». Il reste que tous les écrivains et intellectuels qu'il nomme, pour certains d'une foi et d'un enthousiasme apparemment invincibles, ont très vite été déçus, dépités, découragés – ils l'expriment parfois violemment comme nous l'avons vu – par ce peuple fantasmé qu'en jeunes bourgeois qu'ils étaient, ils ignoraient totalement ; ce peuple qu'ils s'étaient donné pour vocation de défendre, de représenter, de faire accéder à une vie sociale digne ; ils constatèrent avec amertume qu'il ne correspondait pas à ce qu'ils auraient souhaité qu'il fût – peut-être auraient-ils souhaité dissoudre ce peuple et en élire un autre plus conforme à leurs vœux comme le notera avec une ironie mordante, dans un tout autre contexte historique à propos d'une autre révolte ouvrière, Bertolt Brecht en 1953⁶³ – , ils

59 Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, pp. 369-377, édition de 1891 consultée sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k691688.texteImage>.

60 Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert, écrivain, Essai*, Les Lettres Nouvelles, 1980, voir le chapitre 11.

61 Winock, *op. cit.*, p. 109.

62 *Ibid.*, p. 115.

63 Il s'agit de la révolte des ouvriers du bâtiment à Berlin-Est (R.D.A.) en juin 1953. Elle fut très sévèrement réprimée. Brecht écrivit ensuite ce poème (*Poèmes*, tome 7, L'Arche, 2000) :

« *Après l'insurrection du 17 juin, / Le secrétaire de l'Union des Écrivains / Fit distribuer des tracts dans la Stalinallee. / Le peuple, y lisait-on, a par sa faute / Perdu la confiance du gouvernement / Et ce n'est qu'en redoublant d'efforts / Qu'il peut la regagner. / Ne serait-il pas / Plus simple pour le gouvernement / De*

l'abandonnèrent donc à son sort. Cette comparaison que Guéhenno opère entre 1848 et 1968 est donc pour le moins le signe d'une méfiance à l'égard des leaders étudiants de Mai 1968, dont le verbiage révolutionnaire ne doit pas, selon lui, faire illusion et dont il conjecture qu'un jour, plus ou moins proche, ils brûleront ce qu'ils ont adoré, ce qui, avec le recul des cinquante années qui nous séparent de Mai 1968, correspond à une certaine réalité. C'est pourquoi il y a eu, à ses yeux, comédie révolutionnaire ; il reprend à son compte le mot de « *psychodrame* » utilisé par Raymond Aron dans son ouvrage déjà cité, *La Révolution introuvable*, dont le tout premier chapitre intitulé « Psychodrame ou fin d'une civilisation »⁶⁴ livre l'analyse suivante :

« Il suffisait d'une discours [celui du général de Gaulle du 30 mai 1968] pour faire tomber une fièvre que l'on appelait révolutionnaire ; d'où l'impression ressentie que traduisait l'expression de psychodrame : les Français s'étaient joués à eux-mêmes une sorte d'immense comédie, dans un siècle où les révolutions du modèle 1848 n'ont plus de sens, ils se sont donné à eux-mêmes le spectacle d'une grande révolution. Un homme parle et la comédie est finie. »

Il serait toutefois inexact de réduire l'analyse de Mai 1968 par Jean Guéhenno à ces convergences avec l'analyse aronienne. Il comprend et approuve certains aspects de la contestation.

Un tumulte utile

C'est ce qu'il exprime dans la seconde partie de sa chronique du 18 juin 1968 :

« Quel espoir a commandé le tumulte de ces jeunes gens ? Une vie d'homme n'est pas seulement production et consommation. Ce tumulte n'aura pas été inutile s'il fait la preuve que ces jeunes hommes en sont au point de ne pas vouloir seulement consommer... et être consommés. La consommation (active et passive) des esprits est des plus standardisée et abêtissante. Nous sommes saganisés, vartanisés, omoïsés, maoïsés, gaullifiés, vedettifiés, et toujours mystifiés. Si ce tumulte n'exprime que le dégoût d'un tel monde, comment s'en plaindre ? Mais on a pu craindre qu'il ne soit quelques fois que le résultat de conditionnements analogues. »

Si Guéhenno peut reprendre à son compte cet aspect de la contestation qui lui donne l'occasion de forger quelques néologismes – tout en jouant ironiquement sur les homophonies entre « *omoïsés* » et « *maoïsés* », l'un étant presque l'anagramme de l'autre⁶⁵ – illustrations de la mise en condition de l'individu par le matraquage publicitaire, qu'il soit politique ou commercial, c'est parce qu'il correspond à un thème développé dans nombre de ses écrits : l'homme doit évidemment satisfaire ses besoins essentiels, mais cette satisfaction n'a aucun sens si elle ne conduit pas à vraiment vivre sa vie après l'avoir gagnée, à refuser d'être le jouet des propagandes, car « *le conditionnement de l'abondance ne vaut pas mieux que le conditionnement de la pauvreté* » et « *la vraie question pour chaque homme est de devenir lui-même tout ce qu'il peut et d'être préparé à servir là où il le fera le mieux* »⁶⁶. Cet accord marqué avec la contestation de la société de consommation entre en résonance avec certaines pages d'un livre dont on a dit après coup qu'il fut la bible de certains des contestataires – mais qui ne s'était pratiquement pas vendu avant les événements – , *Le traité de savoir-vivre*

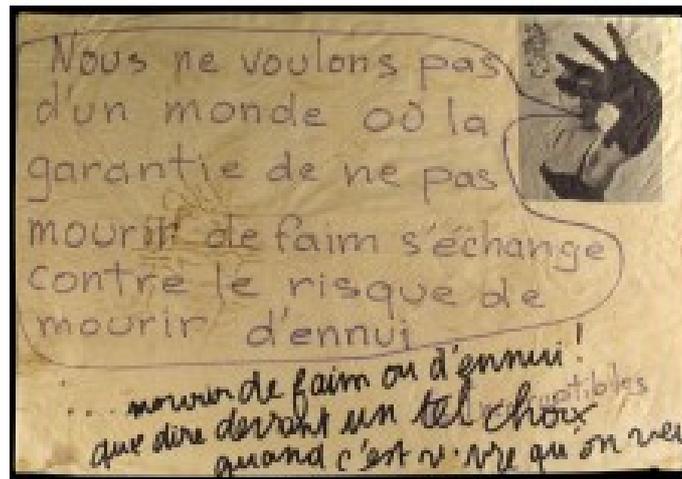
dissoudre le peuple /Et d'en élire un autre ? »

⁶⁴Aron, *op. cit.*, p. 626.

⁶⁵Rappelons au jeune lecteur que la marque de lessive Omo lança en 1957 la première grande offensive publicitaire d'après-guerre.

⁶⁶Guéhenno, *Caliban et Prospero, op. cit.*, préface p. 15.

à l'usage des jeunes générations du situationniste Raoul Vaneigem, dont un des slogans fit les beaux jours des murs de la Sorbonne : « *Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui* »⁶⁷.



Affiche sur les murs de la Sorbonne, 1968

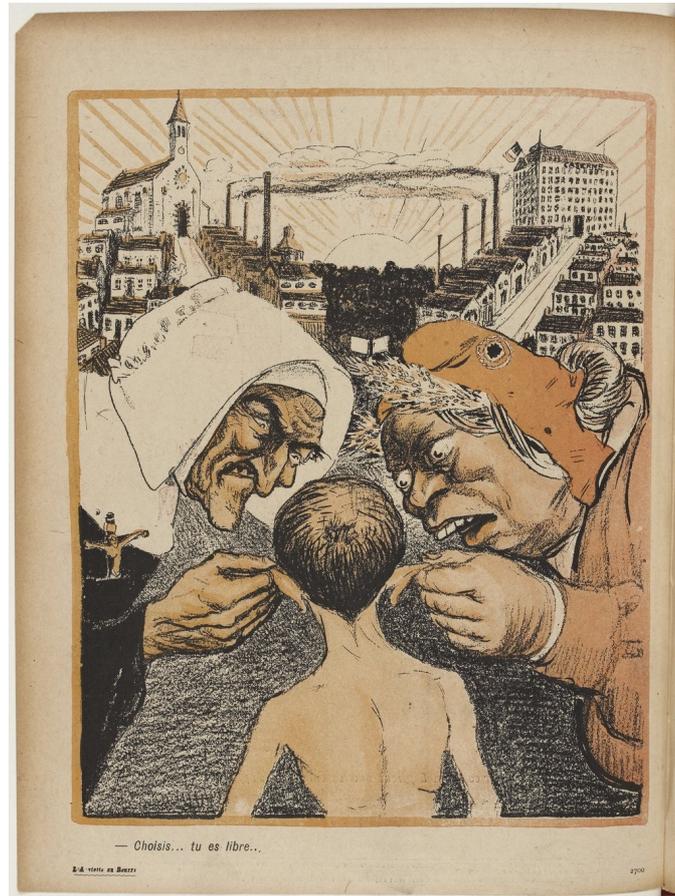
Jean Guéhenno conclut sa chronique ainsi : « *Mais, entre tant d'inscriptions farfelues qu'on peut lire dans les couloirs de la vieille maison, il en est une en grandes lettres bleues et en bonne place que j'ai découverte avec plaisir : "Seule la vérité est révolutionnaire". J'y souscris de tout mon cœur et souhaite qu'elle domine tous les débats des hommes, jeunes ou vieux, tous ensemble.* » Lorsqu'en 1969 il reprend cet article dans sa préface à *Caliban et Prospero*, il modifie sa conclusion : « *J'y souscrivais de tout mon cœur, mais on n'avait pas l'impression qu'elle inspirât les débats autour d'elle.* ».

Pour une école différente

En août et septembre 1968, trois de ses chroniques sont consacrées à une réflexion sur l'École : « L'art de conférer » (13 août 1968), « Descendre et remonter le temps » (29 août 1968), « Les "Recalés" » (25 septembre 1968). Tout en notant qu'un « *vieil homme devrait bien reconnaître dans le regard brillant et quelquefois un peu fou des jeunes gens la flamme de son ancien espoir, ce qui fut le meilleur de lui* », il n'admet pas— lui qui représentait avec d'autres, par exemple Louis Guilloux et Albert Camus, ce que produisit de plus remarquable

⁶⁷ Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, 1967. *Le Monde* du 13 juillet 1968, qui donne un bilan chiffré des publications récentes, note : « *Cet ouvrage, particulièrement austère, invendu depuis sa sortie, il y a près d'un an [...], s'est trouvé subitement épuisé pour avoir été un des seuls écrits "situationnistes" existant sur le marché.* »

l'élitisme républicain – la critique systématique de l'école développée par les contestataires, l'institution scolaire étant présentée comme un lieu d'oppression et l'antichambre de l'exploitation capitaliste. Cette mise en cause n'était pas nouvelle comme en témoigne par exemple un numéro de la revue anarchiste *L'Assiette au Beurre* de 1904 consacré à la question de l'école.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dessin de Grandjovan, *L'Assiette au Beurre*, n°155, 19 mars 1904

Il concède qu'il parle aux jeunes comme « un vieillard » car « on n'échappe pas à son âge » mais, poursuit-il, « je “contesterai”, pour une fois, à leur manière. On ne peut laisser croire et dire que l'école, avant leurs contestations, ait été si autoritaire et si bête et que l'on ait à ce point méprisé leur génie. » Il reconnaît que l'on ne peut plus en 1968 enseigner comme avant parce que « aujourd'hui est devenu si “vivace” et si abondant qu'il rend quelquefois difficile de penser à autrefois et l'on se fait mal suivre d'une jeunesse en train de rêver de son prochain départ dans la lune. Alors on peut se demander ce qui vaudrait mieux pour l'intéresser davantage : descendre ou remonter le temps ? » Convoquant son expérience de pédagogue, il réaffirme, à contre-courant de ce qui se dit à l'époque, la place éminente du professeur, non pas le maître autoritaire qui impose son point de vue, assène ses connaissances sans souffrir le débat, mais celui qui pratique la maïeutique, dirige, guide sans préjuger des conclusions, apporte son savoir car il a entre ses mains « le rameau d'or et ne cesse de passer des vivants chez les morts, pour revenir chez les vivants » ; il doit éviter

« que tout le monde ne s'égaré » car « la vérité est à trouver, toujours délicate et difficile, et il doit être convenu qu'elle n'est à personne jamais connue d'avance », refuser tout dogmatisme car « l'avilissement de l'esprit commence dès qu'on est trop sûr d'avoir trouvé. » Il faut avoir eu des maîtres pour s'en débarrasser et trouver sa propre voie.

Si un de ses maîtres justement, Renan, pouvait affirmer qu'« une école où les écoliers feraient la loi serait une triste école. La lumière, la moralité et l'art seront toujours représentés dans l'humanité par un magistère, par une minorité gardant la tradition du vrai, du bien et du beau. Seulement, il faut éviter que ce magistère ne dispose de la force et ne fasse appel, pour maintenir son pouvoir, à des impostures, à des superstitions »⁶⁸, il est évident pour Jean Guéhenno « qu'il faut à un nouveau monde, une nouvelle école. Tous les hommes désormais prétendent à la pensée. Il ne s'agit pas seulement de réussir, ici ou là, dans une Université fermée, une élite de quelques sages qui sauraient tout au milieu de foules qui ne sauraient rien. » Cette remarque le conduit à mettre en valeur une expérience pédagogique originale, jugée subversive dans l'Italie des années cinquante, qui préfigure bien des méthodes d'enseignement novatrices qui s'épanouiront dans le dernier quart du siècle. C'est donc le sujet de sa chronique du 25 septembre 1968, « Les "Recalés" » ; il y recense longuement un livre d'une « humanité émouvante » : *Lettre à une maîtresse d'école*⁶⁹ :

« Entre tant de livres que cette fausse révolution nous aura valus, je viens d'en lire un d'une humanité émouvante, et, d'ailleurs, plein d'humour. C'est une Lettre à une maîtresse d'école qu'on nous donne comme écrite « par des enfants de Barbiana », en Italie. J'y vois plutôt l'œuvre de ce Don Milani, mort il y a deux ans, qui était prêtre, grand bourgeois, fils d'un professeur d'université, et qui avait fondé à Barbiana une école pour y accueillir les « recalés », des fils de bûcherons, de paysans et d'ouvriers, et ainsi sortir de sa propre prison et « franchir le seul mur infranchissable, celui de ce que nous appelons notre culture. »

Je ne sais rien de ce Don Milani que ce que nous en dit le traducteur, le préfacier du livre. Mais c'était sans doute un homme admirable, une sorte de saint, peut-être un fou... Mais « il vaut mieux, disait-on à Barbiana, passer pour un fou que d'être un instrument du racisme. » Il appelait racisme le plaisir qu'on éprouve à avoir des « inférieurs » : les noirs, si l'on est blanc, les pauvres, si l'on est riche, les « recalés », si l'on est arrivé, parvenu. C'était d'évidence, un vrai chrétien. Je ne le suivrai pas jusqu'au bout de ses pensées. Ce moine célibataire me semble bien injuste pour les professeurs qui ne le sont pas... Mais que l'école de Barbiana est une belle école ! La vie y est dure ; on n'y a pas de vacances ; on y travaille toute la journée ; les grands enseignent aux petits ; on n'y dit jamais de personne qu'il est « nul pour les études » ; on s'entraide ; on veut « s'en sortir tous ensemble » ; on sait que d'aller à l'école est déjà un privilège. Chacun pense que « le problème des autres est pareil au sien ». On y fait tout pour le dernier de la classe, pour qu'il n'y ait pas de dernier. Rarement a-t-on senti l'inégalité des esprits avec autant de chagrin que ce Don Milani, voulu faire l'égalité avec plus de passion, parlé avec plus de lucide tendresse de l'espèce des « recalés », de « la timidité des pauvres, ce mystère qui remonte loin », de ceux qu'on renvoie aux champs ou à l'usine et qu'on oublie, de tous ceux-là qui restent en panne pendant les huit premières années de l'école, et redoublent, et

⁶⁸ Renan, *L'avenir...*, op. cit., préface, pp. VIII-IX.

⁶⁹ *Lettre à une maîtresse d'école par les enfants de Barbiana*, Mercure de France, 1968 ; livre que l'on peut consulter en ligne sur

http://upbordeaux.fr/IMG/pdf/lettre_a_une_maitresse_d_ecole.pdf

En 1972, le livre s'est vendu à 1 million d'exemplaires et a provoqué débats et polémiques. *La Revue française de Pédagogie* en rend longuement compte dans son numéro 8 de juillet-août-septembre 1969 et introduit l'article ainsi : « Ce livre, où analyses psychologiques et sociologiques des problèmes se succèdent et se complètent, ouvrira à tout lecteur des horizons nouveaux. Il fera en outre réfléchir les privilégiés de la culture conscients d'avoir bénéficié d'un avantage de classe et épris de justice sociale. Eux qui parlent avec tant d'aisance des travailleurs dont ils se veulent solidaires, découvriront que les attentes des ouvriers sont parfois fort différentes de celles qu'ils imaginent. »

triplent, simplement parce qu'ils ne savent pas parler, parce que, dans leur maison même, on ne sait pas parler. Apprendre à parler ou à écrire, c'est le moyen de parvenir à une claire conscience.

Quelle magnifique protestation contre une école qui serait comme « un hôpital où l'on ne soignerait que les types en bonne santé et qui renverrait les malades ». Il n'y a que « le langage qui rende égal ». Ainsi faut-il avant tout apprendre à tous les enfants du monde leur langue, les « rendre maîtres des mots », pour que plus tard ils ne soient pas prisonniers des paroles des autres et des victimes « de la télé », des marionnettes bien dressées qui vont la samedi au bal, le dimanche au stade, mais pour qu'ils sachent parler eux-mêmes, où que ce soit, et se défendre, et « se consacrer à leur prochain ».

Je ne sais si l'école de Barbiana est une réalité ou une utopie. Mais je suis sûr qu'elle est tout ce que pouvait inventer un cœur généreux, et jamais livre ne m'a-t-il fait sentir si fort qu'il y a en tout enfant, en tout homme, un esprit, qu'il faut délivrer. »

Ce plaidoyer pour Don Milani est remarquable. D'une part parce qu'il marque un accord avec certaines des critiques de fond adressées à l'école en mai 1968, ensuite car il met en valeur une pédagogie originale à l'égard de laquelle Jean Guéhenno avait autrefois marqué de très fortes réticences⁷⁰, enfin parce qu'il rejoint une de ses préoccupations fondamentales : permettre l'accession du plus grand nombre au savoir car « *la plus terrible des inégalités est celle des esprits* » et « *Caliban n'attend pas seulement qu'on lui donne un métier, qu'on fasse de lui un bon outil. Sa révolte ne finira que quand il se sentira vraiment respecté dans tout son être.* » Mais, ajoute-t-il à l'égard de ceux des gauchistes qui, dans la lignée des égarements de l'idéologie maoïste, sacralisaient le peuple, « *il n'attend pas non plus qu'on le traite démagogiquement et qu'on lui attribue des vertus et des mérites quand il ne les a pas* »⁷¹. Jean Guéhenno n'est pas donc pas contre « *la sélection nécessaire et d'ailleurs inévitable* », sous réserve que certaines conditions soient remplies, et il se dit convaincu que « *l'esprit de cette école, ses méthodes et ses programmes changeraient les modes de sélection, prépareraient l'égalité sociale et aideraient à délivrer en tout enfant, en tout homme son esprit* ». À ce sujet, il avait introduit son propos en apostrophant vertement les étudiants pour les mettre face à leurs contradictions :

« Les étudiants, s'ils étaient vraiment ces démocrates qu'ils se vantent d'être, penseraient un peu à ces innombrables camarades qu'ils ont perdus en route et laissés derrière eux, à l'école primaire ou secondaire, et que la sélection a écartés. Sont-ils donc si sûrs d'être les plus dignes et ne craignent-ils pas d'être aux yeux de leurs anciens camarades des "parvenus" ? L'inévitable sélection ne serait-elle injuste que quand elle risque de les écarter à leur tour ? »

Ajoutons pour conclure ce chapitre que ce prêtre, Don Lorenzo Milani, dont l'école expérimentale avait provoqué en 1954 d'âpres débats en Italie, fut mis à l'écart par sa hiérarchie. Le pape François lui a rendu un vibrant hommage en se rendant sur sa tombe à Barbiana (Toscane) le 20 juin 2017.

⁷⁰ Voir l'échange de lettres avec Romain Rolland en 1932 à propos de la pédagogie mise en œuvre par Célestin Freinet dans *L'indépendance de l'esprit, correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland, 1919-1944* préface d'André Malraux, Albin Michel, 1975, pp. 249-250. Toutefois, l'hebdomadaire *Vendredi*, dont Jean Guéhenno était l'un des directeurs, publia dans son numéro du 27 mars 1936 (p. 8) un long article de Freinet dans lequel celui-ci exposait les principes de sa méthode pédagogique. Je remercie Jean-Kely Paulhan d'avoir attiré mon attention sur ces documents.

⁷¹ Guéhenno, *Caliban et Prospero*, p. 20.

3. Où est passé Caliban ?

Si dans sa chronique du 11 juillet 1968 Jean Guéhenno note que Caliban – c'est-à-dire la classe ouvrière, le peuple, tous ceux qui n'ont pas accès à une bonne éducation – n'a rien gagné, que « *cette occupation désordonnée et ce bavardage irresponsable ont seulement parodié ses rêves* », il nous faut toutefois constater que notre académicien ne dit pas un mot de ce qui fut, avec le Front populaire de 1936, le plus grand mouvement social avec grèves et occupations d'usines du vingtième siècle⁷². Or dans nombre d'entreprises les débats sur les revendications qualitatives ont souvent été aussi vifs que dans les universités, avec la mise en cause de la hiérarchie, de l'organisation du travail, des cadences etc. Au cours de ce mois et des années qui ont suivi, *L'insubordination ouvrière*, pour reprendre le titre d'un ouvrage remarquable de Xavier Vigna, a pris une ampleur méconnue⁷³.

Comment expliquer que l'écrivain de *Changer la vie* soit resté silencieux sur un sujet à propos duquel on aurait pu penser qu'il avait quelque chose à dire, même si, évidemment, l'homme de près de 80 ans qu'il était ne connaissait plus la réalité de la condition ouvrière en 1968, sinon qu'il savait qu'elle n'avait plus rien à voir avec ce qu'il avait connu dans sa jeunesse au début du siècle ? « *La condition ouvrière s'est heureusement dans les cinquante dernières années si profondément transformée que, vous à qui je parle, auriez sûrement beaucoup de peine à imaginer ce qu'étaient, en ce temps-là, les rapports des riches et des pauvres, des ouvriers et des patrons* », écrit-il en 1971⁷⁴. Cependant, l'aliénation, bien que ne prenant pas toujours les mêmes formes, pouvait être tout aussi importante comme en témoignent par exemple les quelques images filmées en 1968 au moment de la reprise du travail aux usines Wonder, avec la colère de cette ouvrière dont la révolte crève l'écran au moment où elle refuse de reprendre le joug⁷⁵.

Comment expliquer, non pas cette indifférence de Guéhenno vis-à-vis de la condition ouvrière – son exigence de faire accéder tous les dominés à l'éducation émancipatrice est intacte – , mais cette sorte d'impasse qu'il fait sur ce qui constitue la vie quotidienne de Caliban, au travail et dans son environnement social ?

On peut proposer une explication qui tient à la fois de l'évolution personnelle de Jean Guéhenno et de celle de la société. Dans les *Carnets du vieil écrivain*, il rappelle une inquiétude qui fut toujours sienne, un propos qu'il répéta souvent sur la crainte de ne plus être soi : « *Je repense souvent à ces vieilles paroles de Michelet qui, vers mes vingt ans, me furent un si précieux avertissement : 'Presque tous ceux qui montent [dans la hiérarchie sociale] y perdent parce qu'ils se transforment ; ils deviennent mixtes, bâtards, ils perdent l'originalité*

72[□] Parmi les nombreuses publications qui envahissent les étals des libraires pour ce jubilé de Mai 1968, signalons l'étude historique de Ludivine Bantigny, *1968, de grands soirs en petits matins*, Seuil, 2018.

73 Xavier Vigna, *L'insubordination ouvrière, Essai d'histoire politique des usines*, P.U.R., 2007.

74 Jean Guéhenno, *Carnets du vieil écrivain* (Grasset, 1971) Le Livre de Poche Biblio, 1982, p. 212.

75[□] Jacques Willemont, *La reprise du travail aux usines Wonder*, <https://www.youtube.com/watch?v=ht1RkTMY0h4>

de leur classe sans gagner celle d'une autre. Le plus difficile n'est pas de monter mais de rester soi''. » Puis il ajoute : « *Il me faut bien voir, à l'instant de finir, que notre siècle n'aura été qu'un siècle de parvenus. Nous sommes embourgeoisés et sommes devenus de ces hybrides que Michelet dénonçait.* »⁷⁶ Cela pour sa gouverne personnelle ; ce constat n'est pas sans rappeler le personnage principal du roman de Paul Nizan, *Antoine Bloyé* (1933) : portrait féroce de l'ascension sociale d'un fils d'ouvrier et d'une femme de ménage, que la revue *Europe*, dont Jean Guéhenno était le rédacteur en chef, publia en plusieurs livraisons dans ses numéros de 1933 et 1934.

Le propos qu'il tient à l'égard des prolétaires de 1968 n'est pas différent et rejoint même ce qui se disait dans certains cercles gauchistes sur l'embourgeoisement du prolétariat :

« Les prolétaires, depuis cinquante ans, ont rêvé de devenir des bourgeois, comme les bourgeois d'il y a deux cents ans de devenir nobles. Leur imagination n'est pas allée plus loin que celle du premier bourgeois qui passe. On affecte de le mépriser, mais on ne cesse pas de l'imiter. L'imitation est d'abord tout extérieure. Cela commence par le costume, la cravate, le chapeau mais, et cela ne tarde guère, on pense bientôt comme lui. Dans ce monde d'argent, du haut en bas, de degré en degré de fortune, de classe en classe, c'est imitation d'imitation, ambition ridicule et misérable envie, copie de copie, et ainsi s'est établie cette société confuse et satisfaite, à la fois snob et conformiste dans laquelle nous vivons. Le plus mauvais de chacun définit son snobisme qui, par l'imitation des autres, tend à se généraliser. Tout respect de la nature vraie et profonde se perd et s'oublie dans cette dégradation peut-être inévitable. Comment empêcher cet avilissement insidieux ? [...] On est devenu un bourgeois. C'est une espèce qui tend à la tranquillité. »

La suite du propos n'est pas plus amène, elle traduit un pessimisme profond sur l'évolution des sociétés et des hommes qui les composent.

Le constat n'est pas nouveau chez Jean Guéhenno et l'on pourrait ajouter à l'explication que nous proposons l'analyse qu'il faisait en 1964 de l'évolution des systèmes capitaliste et soviétique :

« L'histoire va vite et le langage politique perd toute propriété. Capitalisme et communisme sont devenus de ce côté de la terre deux systèmes d'administration des choses que les techniques ne cessent de rapprocher l'un de l'autre et il est bien remarquable qu'ils finissent par créer tous deux la même société industrielle, et, à ne considérer que les hommes, les mêmes robots, les mêmes parvenus, les mêmes cervelles conformes, les mêmes citoyens dociles et obéissants. Entre l'Est et l'Ouest, ce n'est plus qu'une affaire du plus ou moins à manger ou de quoi se vêtir, de quoi se loger, mais, dès maintenant, ici et là on commence à être convenablement nourri, vêtu, logé et les mêmes outils, les mêmes heures de travail, les mêmes exigences de la production fabriquent les mêmes "consommateurs", les mêmes "citoyens". Ce n'est que par la survivance d'anciennes passions et d'anciens préjugés que l'Est et l'Ouest se croient différents et ennemis et se tiennent prêts à s'égorger l'un l'autre. Souhaitons leur d'être de plus en plus "heureux" et que, plutôt que de s'exterminer, ils se rendent compte qu'ils deviennent en effet bien plus semblables qu'ils ne l'avaient cru possible et qu'ils vont l'être les uns et les autres bientôt devant les mêmes problèmes, ceux que posent le bonheur médiocre et l'originalité, sinon la liberté, perdue. »⁷⁷

⁷⁶Carnets du vieil écrivain, pp. 7-8.

⁷⁷Jean Guéhenno, *Ce que je crois*, Grasset, 1964.

*

Dans les premières lignes de la préface de *Caliban et Prospero*, Jean Guéhenno confesse ses « contradictions » et ses « embarras devant les batailles de son temps. » Pour l'année 1968, dont la révolte de la jeunesse, pour des raisons très diverses, malgré des points communs, ne fut pas que française, mais internationale, de Berlin à Berkeley, de Varsovie à Prague, il y avait de quoi « secouer » comme il l'écrivit à deux reprises un homme de son âge. Il a exposé ses interrogations, ses inquiétudes, ses espoirs, ses refus, avec l'honnêteté intellectuelle qui le caractérise, sans démagogie, sans dogmatisme ni a priori. Il s'est efforcé de comprendre. Il s'est engagé aux côtés des techniciens et journalistes de l'ORTF pour la liberté de l'information, il a appelé à voter contre les représentants du pouvoir gaulliste, dont Guéhenno contestait la politique et la personnification.

S'il a approuvé certains aspects de la révolte des étudiants, s'il pouvait admettre que l'on s'insurgeât contre une société autoritaire, figée, s'il reconnaissait l'inadaptation de l'Université et de l'École au monde issu de la Seconde Guerre mondiale, il n'a pas accepté certaines des formes prises par la contestation. Le vieil humaniste, qui devait tout à l'enseignement qui lui avait permis de sortir de sa condition, fut profondément attristé que l'on jetât aux orties tout ce à quoi il croyait. On doit noter pour conclure que ses réflexions à propos de l'enseignement ne sont pas sans échos aujourd'hui.

Jacques Thouroude

